

L'ART D'ÊTRE JEUNE PROF

par Richard Riel

La situation a radicalement changé dans le champ de l'éducation ces récentes années. Une profession qui était presque fermée depuis près de quinze ans s'est soudainement ouverte. Des milliers d'enseignantes et d'enseignants chevronnés ont quitté la profession. Conséquemment, des milliers de postes permanents se sont ouverts pour de nouvelles recrues. Certaines d'entre elles étaient dans le système scolaire depuis des années, passant d'une suppléance à une autre. Elles ont enfin obtenu un poste depuis longtemps espéré. D'autres sont encore en probation. Et d'autres enfin sortent à peine de l'université. Ce qui est sûr, c'est que leur arrivée dans la profession constitue un possible choc de cultures et de générations en même temps que la promesse de temps nouveaux. Nous avons voulu savoir qui sont ces nouveaux enseignants et enseignantes, comment ils voient leur entrée dans le métier, comment ils y sont accueillis et comment ils comptent y évoluer. Nous avons réuni, pour en discuter, huit jeunes enseignantes et enseignants de la grande région de Montréal.

J'ai là, sur ma table, leurs photos étalées : six femmes et deux hommes. À première vue, on dirait des jeunes comme les autres, beaux, comme tous les jeunes, pas encore marqués par la vie. Mais ils ont un petit quelque chose en commun qui les différencie du commun... une sorte de lueur dans le regard, de quête dans les yeux, de franchise dans l'attitude. Ces jeunes sont venus recueillir l'héritage qu'on leur a laissé, librement, généreusement, sans en avoir évalué ni le passif ni l'actif. Ils sont venus parce qu'ils aiment les jeunes, qu'ils détestent la routine, qu'ils aiment la vie et qu'ils croient sincèrement que c'est à leur tour de prendre en charge la mission d'éducation.

POURQUOI AVOIR CHOISI CE MÉTIER ?

Pas un n'a fait de choix par défaut ou par dépit. Plusieurs y sont venus parce qu'ils ont horreur de la routine : ils ont besoin de sentir la vie

autour d'eux. Et, à cet égard, l'enseignement les comble. « *Je voulais quelque chose qui soit différent tous les jours* », dit Pascal Godin. Geneviève Deault, elle, a été inspirée par son enseignante de 6^e année, « son modèle », qui a su cristalliser chez elle un désir, jusque-là vague, de servir, de s'engager auprès des jeunes. Elle est venue à l'enseignement après avoir travaillé quelque temps en garderie.

Pour d'autres, le goût a surgi au cours d'un travail antérieur auprès d'enfants plus jeunes, comme tutrice à l'école, gardienne d'enfants ou monitrice de camp de jour. Yves-Michel Volcy, lui, vient d'une famille d'enseignants. C'était donc naturel pour lui de s'y retrouver. Fondamentalement, toutes et tous sont venus parce qu'ils ont envie de se dévouer auprès des enfants, de jouer un rôle essentiel dans leur développement. Car il est impensable de faire ce métier si on n'aime pas profondément les enfants.

SE CONSIDÈRENT-ILS COMME ENTRÉS DANS LA PROFESSION ?

On a beau avoir une formation universitaire de trois ou quatre ans, on ne devient pas « maître » dès la première année. « *À ma deuxième année*, dit Geneviève Deault, *je me considère toujours comme en survie. Rien n'est automatique, tout est encore nouveau, à penser en même temps.* » Véronique Montpetit renchérit : « *On a plein d'idées. On voudrait que ce soit le plus stimulant possible pour les élèves. On dirait qu'on n'a pas assez d'expérience, de connaissances...* » Mais tous et toutes apprécient le fait d'avoir enfin un poste, dans lequel il leur sera possible de construire, « s'appropriier le métier », même si la précarité est toujours là. « *Il n'y en a pas beaucoup en dessous de nous* », dit Véronique qui sort tout juste du nouveau baccalauréat de quatre ans.

COMMENT S'EST PASSÉE L'INTÉGRATION DANS L'ÉQUIPE-ÉCOLE ?

Les réponses à cette question varient selon la situation de chacun et cha-

cune. Dans les écoles où le personnel enseignant est nombreux (une grosse école secondaire, par exemple) et où il y a peu de nouvelles recrues, l'intégration est plus difficile. Les jeunes doivent se trouver des alliés, se bâtir un réseau d'aide et de complicité. Ce n'est pas que les aînés soient hostiles ou méprisants, mais plutôt que certains anciens ont tendance à regarder les « jeunes » d'un air distant, parfois même un peu cynique. Et ils n'apprécient pas toujours leur enthousiasme un peu envahissant. Selon Pascal Godin : « *Dans une équipe-école, il faut prendre sa place. Prendre sa place, mais la bonne place, marcher sur des œufs. Un jeune prof doit faire preuve de diplomatie, respecter les acquis des aînés.* »

Cette vision exprimée par Pascal ne fait pas l'unanimité chez les participants. Véronique, elle, trouve son milieu professionnel très stimulant et a reçu un accueil chaleureux. Et Claudine renchérit : « *Moi, à mon école, "ça trippe fort" pour la pédagogie!* »

Mais Yves-Michel tempère : « *Ça dépend. Chaque prof a sa façon de voir les choses mais, assez souvent, quand on se présente avec ses projets, ses idéaux, on a l'impression d'être un peu outsider. Il ne faut pas parler avec enthousiasme de ses projets à n'importe qui...* » Plusieurs insistent sur la notion d'affinités, de réseau. Il faut trouver ses complices et souvent, c'est à l'occasion de journées de formation continue que les liens se créent. Les journées de formation, c'est « *le lieu de rassemblement des gens qui veulent* », dit Yves-Michel.

ON CONSTATE QUE LE MILIEU LES ACCUEILLE PLUTÔT BIEN. MAIS QUEL SOUTIEN LEUR OFFRE-T-IL ?

Compte tenu de l'arrivée de nombreux jeunes dans la profession, la plupart des équipes-écoles ont pris soin d'associer à chaque nouveau un prof plus ancien qui leur sert de mentor, les soutenant autant dans les fonctions professionnelles que dans les tâches plus prosaïques. Prendre la charge d'une classe est souvent un choc considérable au

début et les jeunes ont besoin de consulter, de confronter leurs perceptions, ou, tout simplement, de s'épancher en toute confiance. Les mentors sont perçus comme des personnes-ressources indispensables. Mais « *il ne faut pas avoir peur de poser des questions, d'aller trouver son mentor quand on en ressent le besoin* », dit Sylvie. Il est très important, en effet, de ne pas rester isolé.

Des écoles organisent aussi régulièrement des tables rondes où sont discutés les problèmes que peuvent éprouver les nouveaux profs.

Contrairement à ce que nous aurions pu penser, plusieurs jeunes profs perçoivent la très officielle probation comme un processus d'aide. « *Le stage est une bonne chose parce qu'il signifie que nous sommes épaulés, suivis plutôt que jugés* », dit Geneviève.

MAINTENANT QU'ILS SONT ENTRÉS DANS LE MÉTIER, VIVENT-ILS DES FRUSTRATIONS PARTICULIÈRES ?

Les frustrations éprouvées par les jeunes enseignantes et enseignants ne semblent pas différentes de celles que vivent les membres plus anciens de la profession. En tout premier lieu, il y a l'impression quasi constante de manquer de temps : pour s'occuper des élèves qui ont des besoins particuliers, pour planifier, pour préparer du matériel didactique, pour échanger des points de vue avec les collègues et les spécialistes, pour continuer de se perfectionner, mais aussi du temps pour soi, pour avoir une vie personnelle. « *C'est pas mêlant, l'an dernier j'avais l'impression de ne faire que ça, enseigner!* », dit Josiane. Cette année, elle a décidé de faire des choix, de limiter ses activités professionnelles pour mieux équilibrer sa vie personnelle et sa vie professionnelle : ça lui amène une autre sorte de frustration, un vague sentiment de culpabilité, l'impression de ne pas faire tout ce qu'elle devrait faire...

D'autres frustrations : le manque d'argent pour mener à terme certains projets qui leur tiennent à cœur et alors, il leur faut y mettre...

Pascal Godin, école secondaire Anjou, Anjou



« Les aînés apprécient beaucoup les opinions des jeunes, nous laissent de la place. C'est à nous de la prendre cette place-là... »

Claudine Gaulin, école des Timoniers, Ville Ste-Catherine



« J'aime ça, parce qu'à mon école, ça "trippe" fort pour la pédagogie... »

Geneviève Deault, école du Carrefour du Lac, Saint-Lin



« C'est dans le concret, sur le tas, qu'on apprend pour vrai... »

Yves-Michel Volcy, école secondaire l'Envolée, Laval



« L'enseignement est un métier dynamisant... »

Photos : Denis Garon

Josée Nadon, école secondaire St-Luc, Montréal



« Nous désirons rouler tout seuls, mais s'il y a une grosse crise, nous voulons pouvoir nous accrocher à quelqu'un de solide... »

Josiane Ouimet, école Le Carignan, Montréal-Nord



« Je me sens bien accueillie dans mon école, sur le même pied que les autres... »

Sylvie Malo, école Sainte-Rosalie, Sainte-Rosalie



« On est toujours en apprentissage dans ce métier... »

Véronique Montpetit, école secondaire Rive-Nord, Bois-des-Filions



« Un jour, ce sera nous les profs âgés. Et on sera contents qu'il en vienne d'autres pour prendre la relève... »

du temps; du temps pour organiser une collecte de fonds, trouver des commanditaires, etc.

Il y a aussi des élèves qui ne répondent pas aux situations d'apprentissage proposées comme on le souhaiterait; certains parents n'ont pas de reconnaissance, se désintéressent de leurs enfants ou, pire, semblent défaire, à la maison, le travail entrepris à l'école.

Puis il y a les frustrations liées à la non-disponibilité des personnes-ressources: on n'a pas toujours les services dont on aurait besoin.

Quand ce ne sont pas les frustrations nées de problèmes de communication avec les collègues, la hiérarchie ou la filière administrative. Comment ne pas être frustré de

découvrir, en décembre, qu'on a dans sa classe un enfant autiste dont le dossier n'a jamais été transmis par la psychologue (faute de... temps, bien sûr!)

D'autres frustrations, enfin, naissent de l'insertion même dans le métier. Des collègues qui pontifient, que les initiatives dérangent, qui sont réfractaires à tout changement. Les jeunes enseignants et enseignantes se rebiffent aussi contre la rigidité de la réglementation qui les empêche de changer quoi que ce soit dans les pratiques. Devant la résistance au changement, ils réclament la liberté de l'initiative, le droit d'innover.

ET LES GRATIFICATIONS ?

Les gratifications sont fortes et elles viennent surtout des élèves. « Les

élèves viennent te dire: "T'es vraiment un bon prof. J'espère que je vais l'avoir encore" » (Claudine).

« Les élèves apprécient le fait d'être structurés, organisés, pris en charge » (Josée).

« Rien ne me fait plus plaisir que lorsque j'entends les élèves discuter de la matière que j'enseigne en dehors des cours: je me sens utile » (Véronique).

« Ça me reconforte de ressentir la confiance et l'estime des enfants. C'est ma paye psychologique » (Geneviève).

Les gratifications viennent aussi des parents et des collègues. Tantôt c'est un « vieux » collègue qui vient demander un avis, une opinion, voire un conseil à la « petite jeune ».

Et tantôt le parent qui envoie un mot de remerciement ou prend quelques heures de congé pour rencontrer l'enseignante ou l'enseignant. Ou encore la direction qui marque son appréciation en proposant de remplacer pendant une heure ou deux le jeune enseignant exténué. Mais aussi de l'ambiance générale dans l'école, du sentiment de partager avec d'autres, d'avoir des objectifs communs, de faire équipe.

SE CONSIDÉRAIENT-ILS COMME COMPÉTENTS POUR EXERCER LE MÉTIER QUAND ILS ONT COMMENCÉ ?

Josée: « La marche est haute entre l'université et la pratique. Heureusement, on a les stages! » Il

COMPRENDRE L'INSERTION PROFESSIONNELLE

DES JEUNES ENSEIGNANTS

par Colette Gervais

Le passage de l'université à l'école est souvent vécu comme un choc, pas toujours dramatique, où l'enseignant débutant est parfois paralysé par la découverte qu'il ne sait pas tout ce qu'il devrait savoir pour enseigner avec assurance. Il doit paraître confiant, compétent, mais se sent vulnérable. Quels sont les effets de cette période d'adaptation sur son développement professionnel? Le problème peut-il être corrigé à la source, à la formation initiale, ou par des mesures d'accueil plus appropriées dans l'école?

DES DÉBUTS DIFFICILES : UNE SITUATION GÉNÉRALISÉE OU L'AFFAIRE DE QUELQUES INDIVIDUS ?

L'entrée dans la carrière, est-elle toujours difficile? Il existe à ce sujet une remarquable convergence de données provenant d'études effectuées dans différents pays, depuis une quinzaine d'années, quant aux difficultés éprouvées par une majorité d'enseignants en début de carrière. Ainsi, à titre d'exemple, près des deux tiers des enseignants interrogés au cours d'une vaste étude entreprise par Michaël Huberman¹ en Suisse ont dit avoir éprouvé un sentiment de tâtonnement continu pendant leur première année d'enseignement, et près de la moitié d'entre eux ont eu le sentiment de ne pas être à la hauteur. Des études menées tant en Europe qu'en Amérique du Nord ont permis de préciser la nature de ces difficultés, principalement d'ordre relationnel : installer et maintenir une discipline, motiver les élèves, tenir compte des différences individuelles, etc. Comment expliquer un tel début de carrière? S'agit-il d'une sorte de rite de passage obligatoire ou de la façon normale d'entrer dans l'enseignement?

L'entrée dans la carrière est qualifiée de période de survie par de nombreux chercheurs. Cette étape paraît critique pour la persistance

dans la carrière et le développement professionnel qui suivra. Des recherches américaines² montrent des taux élevés d'enseignants qui quittent pendant les premières années d'exercice. Les jeunes adultes en cause ressentent un vif sentiment d'incompétence, ils échouent dans leur quête d'accomplissement personnel. On a même calculé qu'avec une telle déperdition il en coûterait plus cher de former des enseignants que des médecins! Il est par ailleurs assez révélateur de constater que la période qui suit, nommée phase de consolidation par Huberman, paraît être la plus satisfaisante de la carrière : elle procure un tel soulagement!

Le sentiment de vulnérabilité ressenti par l'enseignant débutant lui fait craindre de ne pas avoir la maîtrise de ce qui se passe en classe. On comprendra qu'afin de survivre il fasse souvent le choix de se limiter à des méthodes qui lui paraissent sûres et qu'il ait de la difficulté plus tard à se défaire de procédés souvent répressifs. Le souci de survivre peut donc restreindre son développement en l'empêchant de vraiment apprendre de sa pratique et en limitant toute tentative risquée d'innovation.

Le choc culturel se joue entre ce qui est perçu comme des lacunes des programmes de formation initiale et des carences de l'accueil dans les milieux de la pratique professionnelle. Au-delà de facteurs d'ordre individuel, deux institutions sont directement visées : l'université, qui a donné la formation, et le milieu où se fait la pratique professionnelle. La formation initiale est partout mise en cause. Lorsqu'on interroge des enseignants, qu'ils soient débutants ou expérimentés, ils considèrent avoir été peu préparés, la formation reçue ayant été, selon eux, trop théorique ou idéaliste. Le véritable apprentissage n'a eu lieu que dans l'exercice de la fonction. Qu'en est-il alors de l'ac-

semble, en effet, que les stages soient essentiels, à la condition de tomber sur un maître de stage qui n'essaie pas d'inculquer « son » style au stagiaire. Il faut plutôt un maître de stage qui soit présent et attentif sans se poser en modèle, qui laisse le stagiaire faire ses expériences, découvrir son identité de prof.

La plupart ont apprécié la formation reçue même s'ils se rendent compte que, d'une certaine manière, tout reste à apprendre. « *Notre formation de base, c'est notre cadre conceptuel, indispensable pour faire une bonne lecture de la classe. On apprend sur le tas, mais on doit avoir une bonne formation de base pour apprendre ce métier et l'exercer.* » (Yves-Michel) De toute façon, comme l'affirme Sylvie, « *on est toujours en apprentissage dans ce métier.* ». C'est pourquoi la formation continue leur apparaît comme un « must ». Là-dessus, l'offre varie beaucoup selon les milieux, mais la situation pourrait être améliorée. D'une manière générale, le milieu ne semble pas fournir beaucoup d'occasions de formation continue.

CONSIDÈRENT-ILS QUE LES JEUNES PROFS SONT UN APPORT POSITIF DANS L'ÉCOLE ?

La réponse est unanimement : « Oui! » Les jeunes se considèrent – et sont en général perçus par les collègues – comme un apport précieux de sang neuf, de l'énergie, des connaissances nouvelles, de la modernité, du désir. « *Vu notre âge, on est plus proches des élèves et on a une vision différente de la société, ce que les collègues plus âgés apprécient. Notre arrivée est perçue comme un vent de fraîcheur* », dit Véronique. « *Les jeunes constituent un stimulant pour les aînés. Et on a besoin les uns des autres. Nous apprécions l'aide des aînés et cette appréciation les revalorise...* », renchérit Josée qui enchaîne : « *Les plus vieux peuvent avoir l'impression qu'ils doivent céder leur place, que les jeunes n'attendent que ça. Ce n'est pas le cas. Nous sommes un peu comme des adolescents. Nous désirons rouler tout seuls, mais s'il y a une grosse crise, nous voulons être*

capables de nous accrocher à quelqu'un de solide! »

CONSIDÈRENT-ILS QU'ILS SONT DANS CE MÉTIER POUR LA VIE ET QUE FONT-ILS POUR ENTREtenir LEUR IDÉAL PROFESSIONNEL ?

Pour tous ces jeunes, faire carrière en éducation a été un choix. Personne n'y est venu par défaut, encore moins pour faire de l'argent. Ce qui les motive, c'est l'amour des enfants et le désir de les aider à se développer au maximum : des valeurs somme toute classiques de la profession. C'est pourquoi il ne faut pas se surprendre de les entendre affirmer sans ambages, après un an, deux ans ou cinq ans de métier qu'ils et elles comptent passer leur vie dans le domaine de l'éducation. Mieux encore, la moitié souhaite demeurer enseignants ou enseignantes. Les autres sont déjà engagés dans des projets de formation qui les mèneront peut-être à des postes administratifs ou dans l'enseignement collégial ou universitaire.

Tous considèrent que se perfectionner fait partie intégrante du métier, (« *Toujours tout faire pour répondre aux besoins des enfants* », résume Sylvie.) Et se perfectionner veut dire suivre des cours, lire, se documenter, innover, expérimenter, travailler avec les collègues à la réalisation de projets à long terme comme l'apprentissage coopératif. Geneviève affirme : « *Ma façon de garder la flamme, c'est de ne jamais oublier pourquoi je suis là.* »

SONT-ILS HEUREUX ?

Si l'on demande à ces jeunes s'ils sont heureux, ils répondent OUI avec enthousiasme. Même si la profession est décriée, même si les conditions d'exercice se sont détériorées, même si certains « vieux » profs leur présentent une vision maussade de l'avenir, ils sont prêts à reprendre le flambeau, à assumer l'héritage tout en étant conscients qu'il y aura encore des luttes à faire. Yves-Michel de conclure : « *Nous, on n'a pas connu le passé. L'avenir, quel qu'il soit, c'est NOTRE défi!* »

Richard Riel est rédacteur pigiste et membre du Comité de rédaction de la revue.